

Accroches : exercices :

A. trouvez l'intrus (la moins bonne accroche)

1. Alors que nos sociétés occidentales modernes mettent en avant l'émancipation personnelle et la liberté, David Hume...
2. Dans le film *Les 400 coups* (sorti en 1959), Truffaut dépeint l'adolescence tourmentée d'un jeune garçon, qui désobéit à son instituteur et à ses parents, et entre ainsi dans un cercle vicieux qui causera sa perte : il commet de plus en plus de méfaits de peur de rentrer chez ses parents et bascule dans la délinquance. Au sujet de ce lien entre obéissance et vie en communauté, David Hume écrit : « ... »
3. La « désobéissance civile » théorisée par Thoreau (parution posthume en 1866) comme une infraction délibérée à la loi dont on assume les conséquences au nom de sa conscience prend aujourd'hui de nouvelles formes : jet de soupe sur un tableau de Van Gogh, blocage d'autoroutes, action contre des baleiniers... N'est-elle qu'une incivilité liée à une éducation trop laxiste ? C'est du moins ce que pourrait laisser penser, au premier abord, la lecture de la maxime de David Hume : « ... »
4. L'homme a toujours été préoccupé par tout ce qui était ordonné. C'est ainsi que Hume écrit...
5. Les opposants au service militaire peuvent dans certains pays invoquer l'objection de conscience, les médecins peuvent se soustraire à des soins si ceux-ci sont contraires à leurs convictions (stérilisation, recherches sur l'embryon, IVG...). Mais même ces clauses ont des limites et si chacun se met à revendiquer une loi particulière dans toutes ses actions quotidiennes, on comprend que les lois de l'Etat soient menacées. C'est pourquoi...

B. Fabriquez une accroche (pas trop longue !) avec : 1) Eichmann à Jérusalem, 2) l'expérience de Milgram, 3) l'éducation bienveillante, 4) les fourmis 5) besoin d'obéissance ou de liberté ? 6) fable « les membres et l'estomac » 7) refus de Socrate de désobéir

Reformulation : En d'autres termes, ...

Analyse :

Le verbe *inculquer* (préféré par exemple à transmettre) désigne la volonté ferme d'enseigner et d'imprimer un savoir ou un savoir-être (inculquer, c'est imprimer nettement, imprégner complètement de, comme lorsque l'on foule : *calx, calcis* « talon »). Cette pression n'exclut pas la répression. Le contexte évoque surtout l'obéissance civile, mais ici « la vie commune » peut permettre d'élargir l'étude au respect des règles politiques, familiales, religieuses ou encore hiérarchiques dans le monde du travail. Tandis que l'on peut aisément accepter l'idée qu'obéir aux instances telles que la justice ou la police pour maintenir la société, on peut s'interroger sur le bien-fondé d'une obéissance pour tout, tout le temps, face aux possibles dérives autoritaires et à l'importance du libre arbitre. Le superlatif « les plus essentiels » souligne l'importance de ce devoir, mais l'auteur dit bien que ce n'est que l'« un des devoirs » (d'ailleurs dans la suite de son texte, il le relativise).

Distinctions : 1) essentiel/accessoire 2) inculquer/inné (intérieurisé, mimétisme) 3) obligation/contrainte (crainte, menace)/récompense (impératif hypothétique), 4) obéissance/soumission. 5) Explicite/implicite 6) devoir/droit (besoin)

Obéissance : extérieure ou intérieure ? peut-on les dissocier (action/pensée/parole).

Différence entre communautés où l'on est né et communautés où l'on entre librement (amitié, amour, asile) ?

« La vie commune » mais si double appartenance, à quelle communauté doit-on obéissance ?

Un des devoirs : y en a-t-il d'autres ? Titre : obéissance passive, suggère qu'il y a une obéissance active ?

Questions : qui ? (le souverain ou tout le monde) comment ? (par la force ou autrement) quand ? (tout le temps ?)

Problématique : L'inculcation maximale de l'obéissance est-elle souhaitable pour maintenir la vie commune ?

Antithèse : inefficacité de l'inculcation malgré pression dans certains cas. Pas le seul devoir (esprit critique, esprit de responsabilités). Pas enseignée mais spontanée. Efficacité de la désobéissance. Etc.

Développement

Tout d'abord, « l'obéissance » n'est pas accessoire (a) en ce que partager une « vie commune » a pour **condition nécessaire** le respect des règles édictées par le un souverain. Spinoza explique que les individus transfèrent leur droit naturel vers un souverain en échange de la sécurité que cela leur apporte, souverain dont la puissance étant alors dominatrice sur celle de chaque individu lui permet d'assurer le respect des lois (chapitre XVI), ainsi des Hébreux qui « promirent à Dieu d'obéir absolument à tous ses commandements » (XVII). Spinoza répète que « tous sont tenus de rester fidèles, même à un tyran » (chap. XIX). La société new-yorkaise extrêmement hiérarchisée (Wharton parle de « pyramide ») perdure grâce au respect de la hiérarchie par les grandes familles qui la composent et au sommet de laquelle trônent les Van den Luyden. L'arrivée des nouveaux riches à qui l'argent donne le pouvoir de défier les traditions puritaines sera la source de la disparition de cette société. Aussi Mrs Archer se sent elle autorisée à blâmer Ellen qui ne passe pas le dimanche de la façon admise : « quand on vient parmi nous, on doit respecter nos habitudes » (chap. X). Il y a « ce qui se fait et ce qui ne se fait pas » (chapitre I). La vie commune **suppose l'unité**, préserver la cité nécessite l'obéissance : remettre en question les ordres pourrait faire perdre du temps utile. (b) On le voit **tout particulièrement en temps de guerre**, où la cité est menacée. Étéocle donne des ordres nombreux pour parer l'assaut des Argiens et nécessite une obéissance absolue. Les militaires ont selon Spinoza raison de sanctionner le soldat qui désobéit même si c'est au nom du bien commun car il menace la discipline si nécessaire dans les armées (XVI, §18).

Dans le cas contraire, **on divise** la communauté, **la désobéissance est synonyme de dissidence**. Étéocle interpelle d'ailleurs les femmes en leur intimant de se taire car elles sèment la panique et travaillent pour l'ennemi selon lui : « est-ce là ce qui sauvera la cité ? ». L'ajout apocryphe de la dissidence d'Antigone divise le chœur en deux demi-chœurs alors que la conclusion de la trilogie appelait très probablement un retour à l'unité. L'appartenance à plusieurs communautés peut créer des **conflits de loyauté**. Pour Spinoza, il est même clair qu'il faut résoudre toute dissension possible en donnant un pouvoir dominant au souverain civil, alors que les croyants considèrent souvent que les préceptes religieux sont un absolu pour eux, et sont portés à désobéir aux lois au nom de la religion. Plus de dilemme possible pour lui, à moins d'avoir une révélation claire et indubitable de Dieu (être capable de faire des miracles par exemple), mais c'est extrêmement rare pour ne pas dire impossible (car il a réfuté les miracles plus haut).

Il est donc nécessaire de l'inculquer, et on ne saurait « assez » le faire. Comprenons ici : le plus possible, le plus tôt possible et à tout prix. (a) **L'étendue de cette obéissance doit être maximale**, car cela crée une **unité** harmonieuse qui simplifie les échanges. Ainsi l'obéissance des Hébreux se manifestait-elle dans les moindres circonstances, et tous les membres du groupe contribuent à la diffuser. « Des réjouissances honnêtes et des repas de fête étaient non seulement autorisés, mais prescrits » (XVII, §25). Les dates des labours, des semailles, des moissons sont ainsi dictées. « Toute leur vie était une constante pratique de l'obéissance ; en raison de l'accoutumance elle n'était plus une servitude, mais devait se confondre à leurs yeux avec la liberté, si bien que la chose défendue n'avait d'attrait pour personne, seule en avait la chose commandée » (XVII). De même Archer comme tout membre de la haute société newyorkaise se plie à de nombreuses conventions, même dans des domaines futiles « telles que le devoir de se servir de deux brosses à dos d'argent, chiffrées d'email bleu, pour faire sa raie, et de ne jamais paraître dans le monde sans une fleur à la boutonnière, de préférence un gardénia » (1^{er} chapitre). On pourrait ajouter que le style ou la couleur des robes, le standing des menus, l'étiquette des invitations, sont également réglés. (b) En outre, elle doit être imposée le **plus tôt possible**, car la rééducation n'est pas toujours envisageable. Ellen a reçu une éducation trop différente pour devenir comme May capable de respecter toutes les conventions du vieux New York. Malgré la bonne volonté de la comtesse Olenska, malgré son choix d'un mentor persuasif (Archer), elle ne parvient pas à se plier à toutes les petites règles new-yorkaises, notamment en raison de son amour de la « liberté » alors que May reste parfaitement obéissante tout au long de sa vie. L'éducation rigoureuse que Danaos a dispensée à ses filles dès l'enfance, âge plus **malléable**, devrait à l'inverse leur permettre de s'intégrer à la communauté d'Argos en suivant ses nombreux conseils. (c) **Enfin, elle doit être imposée tout prix**, car il en va du salut du groupe : aussi Étéocle emploie-t-il la menace de lapidation « « quiconque n'entendra pas mon ordre, homme, femme - ou tout autre - verra un arrêt de mort tôt délibéré sur lui, et n'échappera pas, j'en répons, aux pierres meurtrières du peuple » (1^{er} épisode). L'obéissance demandée autorise la dissuasion, la **contrainte** par la force, voire l'exécution pour l'exemple. Spinoza dépeint la logique qui mène le souverain à tenir ses sujets par « la crainte du dernier supplice » (chap. XVI) pour éviter le crime de lèse-majesté sinon ils manqueront à leur promesse de respecter le pacte, la plupart des hommes ne pouvant se tenir à des **obligations** car de deux maux ils choisissent le moindre. Le « **on** » qui a le plus le droit d'inculquer l'obéissance est alors le souverain.

Ainsi obéir à des règles est si nécessaire à la vie commune qu'il semble que les inculquer le plus intensément et le plus précocement possible soit le plus efficace. Cependant, cela n'est-il pas très souvent problématique ?

La désobéissance est parfois bien **plus propice à la vie en commun**.

En effet celui qui donne l'ordre peut très bien **ne pas agir pour la vie commune mais au nom de ses intérêts propres, arbitrairement**. Le pouvoir des Lévites semble à terme justifié par leur recherche de privilèges, ils ne sont

eux-mêmes plus du tout des modèles et il est compréhensible que les autres tribus n'aient pas souhaité continuer à leur obéir, dit Spinoza en commentant la Bible (chapitre XVII). Étéocle peut être suspecté d'entraîner les Thébains dans une guerre plutôt en tant que frère ennemi de Polynice qu'en tant que roi.

Il peut aussi requérir l'obéissance au nom d'une autre communauté que celle à qui on a transféré sa puissance. Ce serait le cas si on interdisait la liberté d'expression par exemple sur certains sujets religieux si une théocratie calviniste venait à être établie : une obéissance serait requise de la part de sujets qui n'ont consenti à transférer que le droit à assurer leur propre sécurité. Or le droit naturel de penser et de s'exprimer est un droit impossible à transférer (ce n'est pas qu'il ne faut pas le transférer, c'est qu'on ne le peut pas) : « un droit dont personne, le voulût-il, ne peut se dessaisir » (chap. XX). De même, fuyant le joug de leurs cousins, les Suppliantes peuvent rester entre elles et demander à être acceptées par les Argiens. Ainsi l'obéissance à certaines figures d'autorité peut être très dangereuse. Dans le film *Allemagne, année zéro* de Roberto Rossellini réalisé en 1948, un jeune garçon qui erre dans les rues de Berlin ravagées rencontre son ancien instituteur. Celui-ci qui est resté nazi malgré la défaite l'encourage à empoisonner son propre père, qui est faible : Edmund regrettera ensuite amèrement ce geste qui a détruit sa communauté familiale (on peut aussi penser à l'influence du professeur de philosophie sur les meurtriers de David dans *La Corde*, de Hitchcock). Si l'obéissance absolue était de mise, comment expliquer la **fascination pour des figures de dissidents, de résistants** ? Antigone (révérée au point que la tradition a ajouté un épisode à la trilogie d'Eschyle) ou les « martyrs d'hommes honnêtes » que Spinoza semble admirer au chapitre XX. Ces derniers semblent des héros parce qu'ils choisissent l'**appartenance à la communauté de l'humanité** comme critère ultime de leur action, non l'appartenance à une **communauté politique circonstanciée**.

Enfin, l'obéissance aveugle en tous points serait **contreproductive**, non seulement du point de vue de l'individu (absent de la citation à étudier) mais quant à la vie commune elle-même. Trop d'obéissance aux coutumes du clan a privé May de singularité, elle est **incapable de penser par elle-même**. C'est précisément ce qui rend « la vie commune » avec elle si ennuyeuse pour Archer. Une société pleine de May serait à peine viable et peu enviable : Archer en vient à critiquer le conditionnement féminin, obéissance « adroitement fabriquée par la conspiration des mères, des tantes et des grands-mères » ; il est tiraillé, prêt à partir un temps avec Ellen, à courir le risque de fragiliser sa famille et avec elle la pérennité de toute la « tribu ». Comme l'**unité** devient **uniformité**, Archer se sent sclérosé, loin de la « vie commune ». « Chez nous, il n'y a ni personnalité, ni caractère, ni variété. Nous sommes ennuyeux à **mourir** ». Les moutons de Panurge disparaissent d'ailleurs souvent prématurément. On peut obéir jusqu'au **fanatisme**, et perdre la raison. Par ailleurs, Spinoza relève l'**importance de la liberté de penser et de s'exprimer** pour que progressent « les sciences et les arts », bénéfiques aussi au groupe, et ne pense pas qu'il faille transformer le peuple en « automates » ou en « bêtes brutes ». La **possibilité de la différence, de la singularité** doit donc être aussi préservée afin de favoriser « la vie commune ».

On voit donc tout autant l'intérêt de la désobéissance pour « la vie commune ». Dès lors comment enseigner une obéissance qui ne soit pas synonyme de sclérose, mais qui concilie unité collective et autonomie individuelle ?

Il s'agit de former les personnes à une obéissance qui a des limites et qui est prête à son contraire au nom du sens des responsabilités, du sens civique.

Comme on ne peut enseigner qu'il faut enfreindre les lois, on peut proposer le critère suivant : il ne faut **obéir qu'à un chef qui lui-même obéit alors au bien**. Même le chef obéit. Un chef est lui-même contraint par les événements. Étéocle obéit au *kairos* (« il doit dire ce que l'heure exige, le chef... »). Laïos aurait dû obéir aux dieux (pour ne pas attirer la malédiction, la souillure sur son lignage et sa cité). Suivre Moïse, c'est respecter la loi de Dieu, c'est-à-dire la justice. Quand on obéit à un bon souverain, on en est le « sujet » et non l'esclave, on obéit pour son bien et non pour le bien du maître selon les analyses spinozistes. Le sujet fait alors « ce qui est utile au bien commun, et par conséquent aussi à lui-même ». Il rejoint ainsi le « fils » (de bons parents !) qui obéit pour son bien (quoique ce dernier n'en ait pas toujours conscience, à la différence du sujet rationnel). Alors on acquiert la liberté qui « n'est qu'à celui qui de son entier **consentement** vit sous la seule conduite de la raison » (*Traité*). L'obéissance à la raison ayant motivé les pires totalitarismes, on retiendra plutôt l'obéissance au **bien**. Selon Simone Weil, nous avons même besoin de donner notre consentement intérieur à un chef qui lui-même obéit à un **but** dont la **valeur** et la grandeur sont senties par tous : alors seulement **l'obéissance est tout sauf une soumission**. L'obéissance n'est alors plus seulement un **devoir**, elle est à considérer comme un « **besoin** » (terme que Weil préfère à celui de « droit »).

La sagesse veut donc **que le souverain n'exige pas trop d'obéissance** : Spinoza propose des pistes précises pour dessiner ces **limites** (a) limiter les exigences aux actions, non aux pensées et aux paroles car « vouloir tout régir par des lois, c'est irriter les vices au lieu de les corriger » et cela sert donc au groupe - Arendt écrivait aussi que le pouvoir politique lui-même a intérêt à l'indépendance d'esprit des universitaires (b) sortir les questions religieuses du champ de la loi civile. Spinoza pose des jalons de ce qu'on appellera **laïcité**, la **liberté de culte** relevant d'une liberté personnelle fondamentale. A défaut, le mélange théologico-politique mène au « schisme », comme entre les « Remontrants et les contre-Remontrants » (chap. XX). Cela semble résoudre les conflits de loyauté : si le souverain déraisonne, on peut désobéir, même si cette interprétation dépend parfois *in fine* de la conscience de chacun, conscience qui peut s'éduquer. (c) En pratique, la **démocratie** semble alors proposer un point d'équilibre intéressant.

Selon Spinoza, la liberté d'expression y est respectée car nécessaire à la délibération. De plus, les lois irrationnelles y seraient en nombre limité car « il est presque impossible ... unis en un tout s'accorde en une absurdité ». Enfin, Eschyle montre que le vote permet d'associer le peuple aux décisions prises auxquelles il devra ensuite obéir. C'est la sagesse de Pelasgos qui pourrait décider seul mais tranche son dilemme en consultant ses sujets, dans la mesure où accueillir les Danaïdes les exposerait à un risque de guerre. Si le bien en politique est (en partie) relatif à un groupe donné (cf. Arendt), comme ce groupe évolue avec les nouveaux venus et ses besoins avec les circonstances, il est donc parfois nécessaire de **changer des règles devenues obsolètes** plutôt que d'y obéir servilement sans réflexion. Ainsi les lois auxquelles on devrait obéir seraient bonnes pour le groupe

C'est donc également le **sens civique** qu'il faut enseigner (le terme « inculquer » convenant mal ici). Chacun doit pouvoir développer un **sens critique**. **Comment le cultiver ?** (a) Le **contact avec l'étranger** qui porte un œil neuf sur des pratiques invétérées (en raison de son éducation différente) est un moyen intéressant : c'est en fréquentant Ellen qu'Archer sent la justesse de son regard irrévérencieux sur les Van der Luyden et perçoit mieux combien il est hypocrite que les femmes doivent obéir à davantage de règles morales que les hommes « les femmes devraient être libres... aussi libres que nous ! ». (b) **Le contact avec l'art, la littérature** peut le permettre aussi (à condition de ne pas simplement aller à l'opéra pour sacrifier machinalement à un rite social). Le rituel grec du théâtre semble opérant pour que les citoyens apprennent les normes et la piété (tout en s'interrogeant, à travers la représentation de *l'hybris* des personnages). Archer et Ellen aiment davantage côtoyer des artistes pour leur authenticité, et cet art leur donne sans doute plus de **contact avec la réalité** que les artifices mondains. Lire Eschyle qui nous montre le dilemme de Pelasgos (« j'ai besoin d'une pensée profonde »), c'est apprendre à peser les motifs d'obéissance et à les hiérarchiser pour trouver une solution « qui nous sauve ». (c) enfin, **l'analyse rationnelle de certaines situations et du mécanisme des passions** permet de s'émanciper de manipulations pernicieuses. C'est prétendument au nom du groupe qu'Alexandre ou d'autres voulaient se faire vénérer comme des dieux, rappelle Spinoza mais instaurer cette superstition c'est fausser le ressort de l'obéissance. Ainsi chacun pourra se soumettre aux **impératifs catégoriques** (qui permettent le bien, la **morale** : j'obéis car c'est ce que tout homme devrait faire en pareil cas) et non pas simplement aux **impératifs hypothétiques** (j'obéis car si je ne le fais pas je serai puni), pour reprendre la typologie de Kant. Notons pour terminer que puisque trop de sens critique peut dériver en déloyauté, parler de **sens des responsabilités** permettrait un juste milieu pour que la vie commune soit perfectionnée : « pour répondants, vous avez le Roi et tous les citoyens, dont s'exécute ici la décision ». On parle aussi d'éducation civique. Or les cours d'EMC ne semblent pas suffire : la prise de responsabilités s'enseigne par l'exercice des responsabilités, même minimales au départ, en contact avec d'autres individus (rôle de délégué, garde d'enfants, participation à des associations notamment le scoutisme, service civique, sauvetage, volontariat chez les pompiers...).

En définitive, il est primordial d'inculquer l'obéissance si nécessaire à la pérennité des sociétés, comme le propose la citation soumise à notre étude. Régir minutieusement les moindres faits et gestes, comme chez les anciens Hébreux ou le vieux New York, semble œuvrer à la cohésion des communautés. Cependant, dans certaines situations rares mais précisément identifiables, désobéir devient la solution la plus raisonnable, y compris du point de vue de la « vie commune », que l'obéissance mettrait en péril. Les Danaïdes fuient légitimement le mariage qu'on veut leur imposer, Antigone force l'admiration. Afin de permettre une obéissance qui ne soit pas mortellement servile, il est donc important d'une part de limiter son étendue. C'est tout l'enjeu du *Tractatus* : il est impossible de prescrire ce qu'il faut penser et contreproductif de légiférer sur ce que les gens disent. Il faut d'autre part former les citoyens au sens critique, ou même au **sens des responsabilités** (d'autant plus nécessaire dans un monde où les **incivilités** croissent et où le recul critique est mis à mal par des réseaux sociaux aux moyens colossaux où se diffusent des saluts nazis ou des vidéos de propagande djihadiste). Alors tous comprendront que l'obéissance ainsi définie n'est plus un « devoir », comme chez Hume, mais aussi un « besoin », non seulement collectif mais qui rejoint les aspirations individuelles profondes, un acte spirituel.

Résumé (d'après Robin Pradère PC*)

La justice n'étant fondée que sur l'intérêt général, elle doit parfois être transgressée pour le bien commun. Cette vérité admise par les militaires doit aussi l'être par des citoyens hésitant à obéir.

Cependant, cette résistance ne saurait être réservée qu'aux cas les plus extrêmes, car ses répercussions sont souvent tragiques. Ainsi, l'obéissance doit toujours être prêchée avec plus de ferveur que ces exceptions.

Deux raisons peuvent pourtant pousser au contraire : la défense outrancière de la soumission et la singularité du gouvernement britannique. Le roi y ayant un pouvoir limité mais demeurant légalement invulnérable, seul un soulèvement pourrait anéantir son hypothétique tentative d'outrepasser ses fonctions. 110 mots

Textes complémentaires

1. Comme le devoir, qui nous oblige à être justes, est uniquement fondé sur l'intérêt de la société, qui demande que pour l'amour de la paix nous nous abstenions du bien d'autrui, il est clair que la pratique de la justice doit être suspendue, toutes les fois qu'elle entraînerait des suites funestes, et que dans des cas aussi extraordinaires et aussi pressants, elle doit céder à l'utilité publique. La maxime qui dit que justice se fasse quand le monde devrait périr¹ est une fausse maxime qui, en sacrifiant la fin aux moyens, renverse l'ordre de nos devoirs. Où est le commandant de forteresse qui se fasse le moindre scrupule de brûler les faubourgs, lorsqu'ils facilitent les approches de l'ennemi ? Où est le général qui hésite un moment de piller un pays neutre, lorsque la nécessité l'exige, et lorsque son armée manque de subsistance ? Il en est de même du devoir de l'obéissance envers le magistrat : le sens commun nous dicte que ce devoir ne nous oblige qu'en vertu de sa tendance au bien public. Ainsi, toutes les fois que l'obéissance serait suivie de la ruine de l'Etat, on doit faire taire ce devoir, et n'écouter que l'obligation primitive et fondamentale. Le salut du peuple est la loi suprême : sentence consacrée dans tous les temps et dans tous les esprits. Y a-t-il personne qui, en lisant l'histoire des soulèvements suscités contre un Néron, ou contre un Philippe, soit assez infatué de son système pour ne pas louer ceux qui ont formé ces entreprises, et pour ne leur pas souhaiter du succès ? Il n'y a pas jusqu'à nos plus zélés royalistes, qui dans de pareilles occasions ne soient forcés de renoncer à leur sublime théorie, et de penser, de sentir, d'approuver comme les autres hommes ?

La résistance étant donc permise dans des occasions aussi extraordinaires, il ne reste entre les personnes qui raisonnent juste, qu'une seule question à discuter : quel est le degré de nécessité qui puisse justifier la résistance, ou même la rendre légitime et louable ? Ici j'avoue que je pencherai toujours du côté de ceux qui resserrent le plus qu'il est possible les liens de la soumission, qui ne permettent de les briser que dans les cas les plus désespérés, et qui regardent l'infraction de ce devoir comme le dernier asile contre les débordements de la tyrannie la plus affreuse, comme le dernier remède pour sauver l'État d'une ruine totale. Car outre les malheurs affectés aux guerres civiles, qui ne sauraient manquer de résulter des soulèvements, il est certain que lorsqu'un prince remarque dans ses sujets une disposition à la révolte, sa cruauté redouble. Il prend alors des mesures violentes, et dont il ne se fût jamais avisé, s'il avait cru commander à des peuples obéissants et soumis. C'est ainsi que la coutume d'assassiner les tyrans, si fort approuvée des anciens, au lieu de les corriger, ne fait que les rendre plus féroces et plus sanguinaires ; et par cette raison est justement abolie par le droit des gens, et universellement condamnée comme une trahison, comme une action lâche, et comme un moyen très peu propre à ramener ces perturbateurs de la société aux lois de la justice.

De plus, il faut considérer que l'obéissance étant un des devoirs les plus essentiels dans la vie commune, on ne saurait assez l'inculquer, et qu'il n'y a rien de plus inutile et de plus dangereux, que d'établir avec beaucoup de soin tous les cas où l'on peut s'en dispenser, et opposer de la résistance. Il est permis au philosophe, dans le cours d'un raisonnement, de convenir que les règles de la justice peuvent être négligées dans une urgente nécessité. Mais que penser d'un prédicateur ou d'un casuiste³ qui ferait sa principale étude de rechercher ces cas, de raffiner sur cette matière, de lui prêter toute la force de l'argumentation, toutes les couleurs de l'éloquence ? N'emploierait-il pas mieux son temps en prêchant la doctrine générale, qu'en insistant sur ces exceptions particulières, que l'on n'est peut-être que trop porté à adopter, et à étendre au-delà de leurs justes bornes ?

Cependant il y a deux raisons qui semblent favoriser le parti qui, avec tant d'industrie, a répandu parmi nous les maximes de la résistance, maximes si pernicieuses, généralement parlant, et si contraires au bonheur de la société. La première est que les antagonistes de ce parti poussent la doctrine de la soumission jusqu'à l'extravagance, et ne se contentant pas de ne point parler des cas extraordinaires qui font exception, (ce qui peut-être serait excusable) mais niant en termes exprès qu'il existe de pareils cas, il est devenu nécessaire de venger, en les exposant, les droits de la vérité et de la liberté violés. La seconde raison, et peut-être la meilleure des deux, est déduite de la constitution et de la forme du gouvernement britannique. C'est une singularité propre à notre constitution de conférer à un chef ou à un premier magistrat une dignité et des prérogatives, bornées à la vérité par les lois, mais qui cependant le mettent en quelque façon au-dessus des lois, du moins quant à sa personne, qui ne peut jamais être punie, ni même rendue responsable des injustices qu'il a commises, ou du mal qu'il a fait. Il n'y a que ses ministres ou ses commissionnaires qui puissent être traduits devant le tribunal. Ceci a son bien : le prince, sachant que sa personne est en sûreté, rien ne le gêne dans l'exécution des lois. D'un autre côté, la sécurité publique n'en souffre pas, autant que l'on peut s'en prendre aux coupables subalternes et, en même temps, on évite les guerres civiles qui seraient inévitables, si chaque fois que l'on est mécontent de la conduite du souverain, on pouvait s'attaquer directement à sa personne. Cependant, quelque utile que soit cette espèce de compliment, par où la constitution exprime son respect pour le monarque, ce serait très mal entrer dans son sens, que de croire que par là elle ait signé sa propre destruction, en s'engageant à une soumission servile, et à fermer les yeux lorsque le roi, protégeant ses ministres, persévérerait dans son injustice, et voudrait usurper tout le pouvoir de l'état. Il est vrai que ce cas n'est pas expressément excepté par les lois, parce qu'il serait impossible d'y pourvoir en établissant un magistrat supérieur, muni d'une autorité suffisante pour punir les transgressions du prince. Mais comme un pareil droit serait la plus grande des absurdités, s'il n'y avait pas moyen de remédier à son abus, il reste ici le remède extraordinaire de la résistance, s'entend lorsque les choses en sont venues au point que la constitution ne puisse être sauvée par une autre voie. Et voilà pourquoi la résistance est d'un usage plus fréquent dans le gouvernement britannique qu'en d'autres, qui sont moins composés de parties et de ressorts, ou qui en un mot sont plus simples. Un roi absolu n'est guère tenté de commettre des actes tyranniques assez criants pour faire naître de justes sujets de rébellion, au lieu qu'un prince limité, sans avoir de grands vices, pour peu qu'il joigne l'imprudence à l'ambition, peut aisément se mettre dans une situation aussi critique et aussi périlleuse. Il est clair que ce fut là le cas de Charles I ; et si après la cessation des animosités, il est permis de dire la chose comme elle est, ce fut encore celui de Jacques II. Si ces deux princes n'étaient pas innocents, c'étaient au moins de bonnes gens quant à leur caractère privé ; mais ayant méconnu la nature de notre constitution, et ayant voulu s'approprier tout le pouvoir législatif, il devint nécessaire de s'opposer avec force à ces abus, et même de dépouiller le dernier de cette autorité dont il usait si imprudemment, et avec tant d'indiscrétion.

David HUME, Essai sur l'obéissance passive, 1752. (source du sujet : Th. Liotard)

L'OBÉISSANCE

2. L'obéissance est un besoin vital de l'âme humaine. Elle est de deux espèces : obéissance à des règles établies et obéissance à des êtres humains regardés comme des chefs. **Elle suppose le consentement, non pas à l'égard de chacun des ordres reçus, mais un consentement accordé une fois pour toutes, sous la seule réserve, le cas échéant, des exigences de la conscience.** Il est nécessaire qu'il soit généralement reconnu, et avant tout par les chefs, que le consentement et non pas la crainte du châtiement ou l'appât de la récompense constitue en fait le ressort principal de l'obéissance, de manière que la soumission ne soit jamais suspecte de **servilité**. Il faut qu'il soit connu aussi que ceux qui commandent obéissent de leur côté ; et il faut que toute la **hiérarchie** soit orientée vers un **but** dont la **valeur** et même la grandeur soit **sentie** par tous, du plus haut au plus bas.

L'obéissance étant une nourriture nécessaire à l'âme, quiconque en est définitivement privé est malade. Ainsi toute collectivité régie par un chef souverain qui n'est **comptable** à personne se trouve entre les mains d'un malade.

C'est pourquoi, là où un homme est placé pour la vie à la tête de l'organisation sociale, il faut qu'il soit un **symbole** et non un chef, comme c'est le cas pour le roi d'Angleterre ; il faut aussi que les convenances **limitent** sa liberté plus étroitement que celle d'aucun homme du peuple. De cette manière, les chefs effectifs, quoique chefs, ont quelqu'un au-dessus d'eux ; d'autre part ils peuvent, sans que la continuité soit rompue, se remplacer, et par suite recevoir chacun sa part indispensable d'obéissance. [plus de contraintes pour les gens d'en haut... malheureusement aujourd'hui sentiment d'impunité pour ceux-ci, on a moins envie de les respecter]

Ceux qui soumettent des masses humaines par la contrainte et la cruauté les privent à la fois de deux nourritures vitales, liberté et obéissance ; car il n'est plus au pouvoir de ces masses d'accorder leur **consentement intérieur** à l'autorité qu'elles subissent. Ceux qui favorisent un état de choses où **l'appât du gain** soit le principal mobile enlèvent aux hommes l'obéissance, car le consentement qui en est le principe n'est pas une chose qui puisse se vendre.

Mille signes montrent que les hommes de notre époque étaient depuis longtemps affamés d'obéissance. Mais on en a profité pour leur donner **l'esclavage**. (Simone Weil, *L'Enracinement*, publication posthume)

3. Pour étouffer par avance toute révolte, il ne faut pas s'y prendre de manière violente. Les méthodes du genre de celles d'Hitler sont dépassées. Il suffit de créer un conditionnement collectif si puissant que l'idée même de révolte ne viendra plus à l'esprit des hommes. L'idéal serait de formater les individus dès la naissance, en limitant leurs aptitudes biologiques innées [cf. les individus de type alpha, bêta, gamma dans *Le Meilleur des mondes* de Huxley]. Ensuite, on poursuivrait le conditionnement en réduisant de manière drastique l'éducation, pour la ramener à une forme d'insertion professionnelle. Un individu inculte n'a qu'un horizon de pensée limité et plus sa pensée est bornée à des préoccupations médiocres, moins il peut se révolter. Il faut faire en sorte que l'accès au savoir devienne de plus en plus difficile et élitiste. Que le fossé se creuse entre le peuple et la science, que l'information destinée au grand public soit anesthésiée de tout contenu à caractère subversif. Surtout pas de philosophie [voir le triomphe de la science aujourd'hui]. Là encore, il faut user de persuasion et non de violence directe : on diffusera massivement, via la télévision, des divertissements flattant toujours l'émotionnel ou l'instinctif [séries complètement racoleuses regardées massivement].

On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique. Il est bon, dans un bavardage et une musique incessante, d'empêcher l'esprit de penser. On mettra la sexualité au premier rang des intérêts humains. Comme tranquillisant social, il n'y a rien de mieux. [cf. le rôle de la drogue et du sexe dans le roman de Huxley, mais aujourd'hui il semble que le narcotrafic domine l'intérêt pour le sexe, peut-être parce que pour celui-ci il faut faire l'effort de rencontrer quelqu'un]. En général, on fera en sorte de bannir le sérieux de l'existence, de tourner en dérision tout ce qui a une valeur élevée, d'entretenir une apologie de la légèreté ; de sorte que l'euphorie de la publicité devienne le standard du bonheur humain et le modèle de la liberté. Le conditionnement produira ainsi de lui-même une telle intégration, que la seule peur – qu'il faudra entretenir – sera celle d'être exclus du système et donc de ne plus pouvoir accéder aux conditions nécessaires au bonheur.

L'homme de masse, ainsi produit, devra être traité comme ce qu'il est : un veau, et il doit être surveillé comme doit l'être un troupeau. Tout ce qui permet d'endormir sa lucidité est bon socialement, ce qui menacerait de l'éveiller doit être ridiculisé, étouffé, combattu. Toute doctrine mettant en cause le système doit d'abord être désignée comme subversive et terroriste et ceux qui la soutiennent devront ensuite être traités comme tels.

Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, 1956.

4. Selon l'article 2 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789 : "Le but de toute association politique est la conservation des **droits naturels et imprescriptibles de l'homme**. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté **et la résistance à l'oppression**". Ce texte fait de la résistance à un pouvoir arbitraire un devoir de chaque citoyen. Il trouve son origine dans l'idée qu'une démocratie ne peut pas vivre sans le soutien de ceux à qui elle est destinée, les citoyens. Les citoyens doivent jouir des droits d'un régime de liberté et être aussi capable de se mobiliser pour empêcher l'installation d'un pouvoir non démocratique. Source : vie publique.

NB Langue : Le maintien, il maintient. Asile/exil. Il erre, une ère (historique), une aire (géographique), un air (de musique). L'Etat hébreu, la théocratie des Hébreux/hébraïque (pas d'adj fém. à hébreu) La **comtesse** Ellen Olenska, Noms d'auteurs, titres. New York. Société new-yorkaise Dieu si monothéisme (les dieux si polythéisme). Autel religieux (hôtel, hôtes). Nettement notamment. Asservir n'est pas assouvir. Obéissance (et non obéissement). . On dit l'obéissance *aux* traditions et non des traditions. Impacter : à remplacer par avoir des répercussions sur, etc.

Impacter : à remplacer par avoir des répercussions sur, affecter, marquer profondément, influencer...Attention aux erreurs de langue : A dicter en début de corrigé ?Inculquer et non inculper.

- Moins bonne antithèse : « mais cela écrase l'individu » (ou alors, à compléter : or il faut des individus singuliers et responsables pour une communauté vivante). Bien prendre en compte l'inculcation et la perspective qui envisage avant tout la « vie commune » sans écraser le sujet sur une question classique de cours obéissance vs liberté de l'ind. ?